

J'avais regagné le Sud obnubilé par l'écriture de mon scénario. Mais je n'arrivais pas à me concentrer sur mon travail. Mes nuits étaient courtes et mes sommeils agités. Au petit matin, épuisé, je prenais mon traitement avant de sombrer dans un sommeil médicamenteux qui me paralysait jusqu'au milieu de l'après-midi. J'étais dévarié, comme ils disaient ici. Un matin, le bruit intensif des travaux dans la rue me fit émerger plus tôt. J'étais lessivé, mais je fis l'effort de me lever pour éviter de replonger dans un coma artificiel. Après avoir pris une douche rouillée, je me concoctai un café corsé et sortis de la commode une boîte à chaussures qui contenait ma Beaulieu 4008 ZM4. Dans la nuit, une idée m'avait traversé l'esprit pour mon film. Un type qui tomberait amoureux de l'image

d'une fille sur un Photomaton trouvé dans un bar. Traduire sur pellicule la quête de l'amour absolu à travers la beauté figée du portrait d'une inconnue, l'intemporalité de l'image... Regonflé, grâce aux effets euphorisants des psychotropes, j'étais persuadé de tenir mon sujet. Les défonceuses rendent très con, mais elles font des vieillards heureux. Je chargeai avec exaltation le compartiment de ma caméra super 8 avec un rouleau de pellicule acheté à Paname, avant de taper les mots Ruby's et Clapas sur le moteur de recherche. J'appris que c'était un bar à hôtesse qui se trouvait dans le Quartier haut.

Une heure plus tard, j'étais assis au fond du minibus qui desservait ce quartier perdu à la lisière de la ville. L'indice était aussi mince qu'un papier gommé oublié au fond de la poche d'un fute après un cycle complet dans un tambour de machine à laver, mais il fallait bien commencer quelque part. Je descendis au terminus. J'étais seul, dernier postulant pour un voyage en cul-de-sac. Des années que je n'avais pas foulé les rues étroites du Quartier haut avec ses pavés disjointes et ses façades grises. Ce ghetto, qui avait accueilli toutes les populations migratoires du siècle passé, était en cours de réhabilitation grâce à des subventions européennes et devenait à la

mode. Un couple de fleuristes gays avait investi l'armurerie, l'ancienne boucherie avait été rachetée par une grande enseigne de prêt-à-porter et la poissonnerie s'était métamorphosée en galerie hype. L'ambiance rappelait un mix entre Greenwich Village et le quartier de la Butte-aux-Cailles. La rue sans nom se trouvait dans le dernier bloc où les engins de chantier n'avaient pas encore pointé leur nez. J'observai les lettres aux néons cassées du Ruby's, ainsi que son rideau de fer baissé. Le bar américain paraissait abandonné. Une petite vitrine encastrée dans le renforcement de la porte d'entrée contenait quelques photos fanées. À l'intérieur, elles étaient punaisées tels des papillons de nuit, une hôtesse en robe fourreau en lamé vendait des cigarettes dans un présentoir en osier, une bunny girl se dandinait entre les tables, des danseuses topless s'enroulaient autour d'une barre, une fille juchée sur le comptoir faisait tourner des pompons fixés à ses mamelons. Un tremblement me prit. La fille aux pompons était celle du Photomaton, j'en étais sûr. Je sortis ce dernier, il n'y avait aucun doute possible, ce regard farouche, cette mélancolie inaltérable. Je poussai la porte mais elle résista. Je mis mes mains en œillères le nez collé à la vitre sale, scrutant

l'obscurité. Je sortis la Beaulieu de son étui et reculai pour filmer la façade.

– C'est fermé.

Je me retournai sur une vieille en haillons. Ses lorgnons tenaient avec du chatterton. Elle reprit.

– C'est fermé depuis dix ans. Ça t'intéresse?

Je répondis que je cherchais une fille qui était en photo dans la vitrine, celle avec les pompons. Je ne savais pas pourquoi je répondais à cette épave, alors que rien ne laissait présager qu'elle puisse m'aider.

– Si tu paies ta fine, je te raconterai l'histoire de cette fille. Mais tu arrêtes ta machine.

Je regardai un peu mieux la vieille, que j'avais d'abord prise pour une clocharde, et rangeai ma caméra. Je lui répondis que c'était d'accord, avant de lui emboîter le pas. On s'attabla dans un ancien bar-tabac-PMU qui avait perdu ses licences. Dans le secteur, depuis une éternité, plus personne ne pariait sur le moindre bourrin et les cigarettes, achetées à la sauvette, étaient toutes de contrebande. La vieille avala d'un trait sa gnôle et en demanda une autre. Je commandai une bouteille. Elle épongea tout le long de son récit, elle avait le pied marin. Je la suivis pour lui donner le change, mais aussi par solidarité et surtout parce que l'ivresse restait la seule

réponse face à l'inextricable souffrance que représentait l'existence.

– Avant que ce soit un bordel, le propriétaire de la boutique était un photographe de quartier. Il s'appelait Joseph Bismuth. Sa femme est morte de la grippe espagnole juste après la Grande Guerre, il n'avait plus que sa fille comme famille. Il l'adorait, il était fou d'elle. Il l'aimait comme un père, mais il la regardait aussi un peu comme sa femme. Elle était belle Sarah. Elle était si belle que tous les gars du quartier en pinçaient pour elle, mais nada! Elle gardait son cœur pour un p'tit gars de la rue d'à côté. Seulement, le p'tit gars, il est parti au STO et il est revenu de chez les casques à pointe avec une fille de l'ennemi...

Je la recadrai.

– Quoi le STO? Les casques à pointes. Vous me parlez de quelle époque, là? Vous m'avez dit que vous alliez me raconter l'histoire de la fille avec les pompons dans la vitrine.

– Pour l'instant, je te parle de Sarah, la fille du photographe, pas la pute.

– Moi, celle qui m'intéresse c'est la pute, comme vous dites.

– J'y viens, un peu de patience. Avant de connaître l'histoire des filles, il faut connaître l'histoire des mères... Pour Sarah, ça a été

comme un coup de poignard dans le cœur. Il lui avait pourtant rien promis le p'tit gars. Mais elle l'aimait tellement qu'elle a fermé les yeux et qu'elle s'est quand même donnée à lui. Et puis le ciel s'est couvert de gros nuages, le p'tit gars il n'a plus voulu la voir. Alors Sarah, elle est devenue taciturne. Elle mangeait plus, elle dépérissait. Le père Bismuth, il n'a pas supporté. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour la distraire, il ne regardait pas à la dépense malgré les privations de l'Occupation. Si bien qu'il a fini par croquer toutes ses économies et bouffer la baraque. Et pour quel résultat ?

La vieille s'arrêta pour vider son verre cul sec. Je la resservis. Elle leva son verre sans trembler, but une gorgée et reprit ses confidences.

– Sarah est tombée enceinte et elle s'est retrouvée à l'hôpital entre la vie et la mort chez les bonnes sœurs de la foutue miséricorde. Une petite fille est née, prématurée. Alors, le père Bismuth, il a plus supporté du tout. C'était l'hiver 42, je m'en souviens comme si c'était hier. Il est sorti de la boutique avec son fusil de chasse et a remonté la rue d'à côté. Ses souliers à clous laissaient des empreintes larges comme des pneus dans la neige. Il a grimpé l'escalier jusqu'au troisième. Arrivé devant la porte, il a

frappé. Mon p'tit gars ne s'est pas méfié, il a ouvert. Le vieux a levé doucement son fusil à canons superposés. Dans ses yeux, il y avait les flammes de l'enfer. Au fond de ses pupilles, j'ai vu danser les étoiles de David, des millions d'étoiles... Et sans un mot, il a appuyé sur la détente, deux fois...

La vieille s'arrêta de nouveau. Des larmes troubles refoulaient dans ses yeux bleus délavés. Je me dis qu'elle ne pourrait pas aller plus loin et que je n'apprendrais rien qui m'intéresse sur la fille aux pompons. Mais elle sécha son verre, ainsi que ses yeux d'un revers de manche et me tendit sa timbale avant de reprendre en se balançant d'avant en arrière.

– Il y a eu un blanc dans ma vie.

Pourquoi ce détail? Je me doutais bien que le p'tit gars n'était pas un tirailleur sénégalais.

– Le vieux Bismuth s'est alors tourné vers moi et m'a dit : « Je suis désolé Frida. » Puis, plus rien, le silence et l'odeur de la poudre. Mon p'tit gars était mort. Moi, la fille de l'ennemi, j'étais vaincue, deux fois...

Puis, le regard de la vieille dériva avant de se fixer côté rue sur un point qu'elle seule voyait. Ce qu'elle s'apprêtait à me confier la remuait au plus profond de son être. Je lui remplis son

godet, je voulais qu'elle tienne jusqu'au terme de son histoire, jusqu'à la présentation de la pute. Elle regarda un instant le verre de gnôle et le vida comme un putain de cosaque avant un putain de pogrome.

– Le lendemain, une lettre anonyme est arrivée à la Gestapo. Ils ont déboulé à l'hôpital et ont embarqué Sarah... Elle était juive...

Elle avait lâché cette dernière précision dans un souffle, en pointillé, comme une évidence qu'elle se devait toutefois de formuler avant de continuer.

– ... Elle est morte à la kommandantur. Elle n'a pas survécu à son interrogatoire... Ensuite, les soldats sont venus pour arrêter son père, Joseph Bismuth. Mais il s'était barricadé et il a commencé à tirer avec son fusil de chasse sur les Frisés. C'était comme ça qu'il les appelait : les Frisés, les Fritz, les Fridolins, les Schleus, les Boches. Il avait plein de mots pour les nommer. Il s'est battu comme un lion. Il en a tué deux et aussi un milicien. Et quand ils ont réussi à entrer dans la boutique, le père Bismuth s'est tiré une cartouche dans la bouche. Les Boches étaient fous de rage, ils ont tout cassé, ils voulaient brûler la boutique, mais l'immeuble voisin était occupé par un collabo très bien placé. Et puis...